

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Revue «*T'oung Pao*»

通 報  
T'OUNG PAO

REVUE INTERNATIONALE DE SINOLOGIE

DIRIGÉE PAR

JACQUES GERNET  
Professeur au Collège de France

ET

E. ZÜRCHER  
Professeur à l'Université de Leiden

ET PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL FRANÇAIS DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

ET

DE L'ORGANISATION NÉERLANDAISE  
POUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA RECHERCHE PURE (Z.W.O.)

VOL. LXIV

Livr. 4-5



LEIDEN  
E. J. BRILL  
1978

## SOMMAIRE

A. F. P. HULSEWÉ, The Ch'in documents discovered in Hupei in 1975	175
MA TAI-LOI 馬泰來, The authenticity of the <i>Nan-Fang Ts'ao-Mu Chuang</i> 南方草木狀 . . . . .	218
Mélanges:	
A. F. P. HULSEWÉ, Again the crossbow trigger mechanism . . . . .	253
Bibliographie:	
Walter Liebenthal, <i>Wu-men Hui-k'ai: Ch'an-tsung Wu-men kuan. Zutritt nur durch die Wand</i> , par P. Demiéville . . . . .	254
Kentarō Yamada 山田憲太郎, <i>A Study of the History of Perfumery and Spices in the Far East</i> , par Lin Tien Wai . . . . .	268
O. L. Fišman, <i>Yuan Mei, Novye [zapisi] Ts'i-hiai [ou Ts'i Hiai ?] (Sin Ts'i-hiai)</i> , ili <i>O čem ne govoril Konfutsii (Tseu pou yu)</i> , par P. Demiéville . . . . .	277
<i>Shih-shuo Hsin-yü, A New Account of Tales of the World</i> , by Liu Ich'ing, par B. J. Mansvelt Beck . . . . .	282
D. Howard Smith, <i>Confucius</i> , par R. P. Kramers . . . . .	298
L. Carrington Goodrich/Chaoying Fang, eds., <i>Dictionary of Ming Biography 1368-1644</i> , par Berndt Eberstein . . . . .	300
William Nienhauser, ed., <i>Critical Essays on Chinese Literature</i> , par W. L. Idema . . . . .	308
Jean-Pierre Diény, <i>Pastourelles et Magnarelles. Essai sur un thème littéraire chinois</i> , par W. L. Idema . . . . .	310
Stephen H. West, <i>Vaudeville and Narrative: Aspects of Chin Theatre</i> , par W. L. Idema . . . . .	311
Wu-chi Liu and Irving Yucheng Lo (eds.), <i>Sunflower splendor: Three thousand years of Chinese poetry</i> , par D. Holzman . . . . .	321
Ray Huang, <i>Taxation and Governmental Finance in Sixteenth Century Ming China</i> , par Wolfgang Franke . . . . .	331

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

that according to the Persian and Hindu language, 'Dār' refers to a certain kind of tree, and that 'Cini' is a general term for Chinese commodities, such as 'Diva-i cin' means 'embroidery work' and 'cinani' means 'peach'. As a result, 'Dār-Cini' or 'Dar-Cin' means a certain kind of tree or the skin of it, which in consequence means cinnamonum and cassia. In Section II he makes use of the book *Sino-Iranica* by Berthold Laufer to put forward the idea that the cinnamonum produced in China is dissimilar to those used in ancient Egypt. And Garcia da Onta has also pointed out that there is no record about the delivery of Chinese cinnamonum to the West whilst the Portugese conducted trading business in Macau but there was a lot of cinnamonum produced in the southern part of India, Ceylon and the Malayan Peninsula. In Section IV Professor Yamada says whilst trade between China and the West flourished from the 9th to the 13th and 14th century, many commodities from the orient were regarded as Chinese products, and he quotes a lot of examples to sustain his statement. In Section V Professor Yamada says since cinnamonum and cassia are produced in India, Ceylon, Southern China, the northern part of Vietnam and Malaya, 'Cini' should therefore mean the Orient and not just a certain kind of Chinese tree and tree skin.

In sum, this book has contributed a lot to the research of the chemical components and analysis of perfumery and spices; and by using phonetics, certain problems in relation with the route of communication between the East and the West have been solved. Nevertheless, its influence to history cannot be regarded as sufficient, and there is a repetition of the discussion of the same subject, for this book is mainly a combination of certain published articles. Finally this book would command more appreciation if the original names of certain Western scholars, their books and the places they talk about were mentioned in the text instead of just giving the Japanese translation.

LIN Tien Wai

O. L. FIŠMAN, *Yuan Mei, Novye [zapisi] Ts'i-hiai [ou Ts'i Hiai ?] (Sin Ts'i-hiai), ili O čem ne govoril Konfutsiï (Tseu pou yu). Pervod s kitaiskogo, predislovie, komentariï i priloženija*. Pamjatniki pis'mennosti vostoka, LV. Izd. „Nauka”, Glavnaja red. vostočnoï literatury. Moskva, 1977, 501 pp., in-8°; 3 roubles 39 kop. Yuan Mei, *Nouveaux [écrits] [de?] Ts'i Hiai [ou: Ts'i-hiai], ou: Ce dont Con-*

*fucius ne parlait pas (Tseu pou yu)*. Traduction du chinois, introduction, notes et appendices [introduction, p. 12-106 : vie de l'auteur, p. 13-41; la collection *Sin Ts'i-hiai*, ou *Tseu pou yu*, p. 41-78; Yuan Mei et Ki Yun, traits communs et traits particuliers, p. 79-106; traduction, p. 107-402 (1023 contes, dont 360 traduits intégralement, les autres résumés); notes, p. 403-455; appendices: index des noms géographiques, p. 456-462, index des noms de conteurs, p. 465-468, désignations conventionnelles employées dans l'index des sujets, p. 469-474, index des sujets, p. 475-495; English Summary, p. 497-504].

Yuan Mei 袁枚 (1716-1797, *tseu* Tseu-ts'ai 子才, *hao* Souei-yuan 隨園) est bien connu comme une des grandes figures intellectuelles et littéraires de l'époque de K'ien-long, si proche à plus d'un égard de notre Siècle des Lumières. Il a fait l'objet en Occident d'études variées, depuis celles de C. Imbault-Huart (1884) et d'Arthur Waley (1956) jusqu'à l'excellent article de M. K. Li dans *Eminent Chinese* (II, 1944). B. Belpaire vient de publier une traduction en deux volumes de sa correspondance, malheureusement à peu près inutilisable (Bruxelles, Institut belge des Hautes Études chinoises, 1976, distribué en juin 1977), ce qui est d'autant plus fâcheux qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle la littérature épistolaire est aussi vivante et aussi intéressante en Chine qu'en Europe et aurait mérité mieux.

M<sup>me</sup> Olga L. Fišman, de l'Institut d'orientalisme de l'Académie des sciences de l'URSS à Leningrad, s'est fait connaître dès 1974 par un brillant travail sur une autre grande figure de la même époque, celle de Ki Yun 紀昀 (1724-1805), ouvrage couronné par notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (prix Stanislas Julien pour 1976). Il s'agissait là d'un recueil de notes et de contes moraux et satiriques, dont quelque 300 sur un ensemble de 1193 étaient par elle traduits, les autres résumés. Le recueil de Yuan Mei est également une collection de contes, de caractère bien différent: il s'agit essentiellement d'histoires fantastiques, mettant en scène toutes sortes de faits ou d'êtres surnaturels, ce qui peut surprendre de la part d'un écrivain réputé pour son „libertinisme”, son scepticisme, sa morale peu orthodoxe, son féminisme; il aimait à s'entourer de jeunes femmes dont il encourageait les travaux littéraires, et il fut un des premiers — avant Granet — à oser dire que les *kouo-fong* du Canon poétique (*Che-king*) étaient de véritables chansons d'amour, hors de toute anagogie, ce qui devait scandaliser au plus haut point des traditionalistes comme l'historio-

graphe Tchang Hiue-tch'eng (voir sa tirade „psychanalytique” dans mon compte rendu de 1923, *BÉFEO*, XXIII, p. 487). Mais c'est qu'en Chine, au temps où régnait le néo-confucianisme, la religiosité populaire, avec ses éléments folkloriques et ses superstitions, était considérée comme indigne de tout „lettré” bon teint et taxée d'hérétique. Il n'est question dans les contes de Yuan Mei que d'apparitions surnaturelles, d'âmes mortes, de voyages chez les morts, d'esprits et de fantômes, sans compter des données ethnographiques qui allaient contre l'ethnocentrisme chinois. Il y en a même sur les Russes, sur les „hommes à cheveux rouges”, Anglais ou Hollandais, parce que ces étrangers d'aspect si surprenant étaient considérés, à ce que pense Waley (*Yüan Mei*, p. 125), comme des „démon d'outre-mer” (*yang kouei-tseu*). Deux de ces contes sont traduits par Waley, p. 124-126, 134; pour les autres, voir sous „Ethnographie” et „Coutumes d'autres peuples ou pays” à l'Index des sujets de M<sup>me</sup> Fišman, p. 495. Les miracles accomplis par les personnages de Yuan Mei tiennent souvent du mauvais tour joué à leurs victimes et semblent souvent viser avant tout au divertissement du lecteur. On a remarqué que plus les lettrés chinois se posent en rationalistes anti-religieux, plus ils donnent dans la superstition. . .

Quoi qu'il en soit, il est évident que toutes ces diableries allaient contre l'enseignement de Confucius. „Le maître ne parlait pas des prodiges (*mirabilia*), des violences, des désordres, des esprits (ou des dieux)”, lit-on dans ses „Entretiens” (子不語怪力亂神, *Louen-yu*, VII, 20) — surtout des „prodiges” et des „esprits”, comme le veut la citation abrégée du *Han-chou* dans son „Traité des cultes” (漢書郊祀志: 子不語怪神). Or tels sont justement les thèmes qu'abordent avec prédilection les contes de Yuan Mei. Celui-ci avait même donné tout d'abord à son recueil le titre quelque peu frondeur de *Tseu pou yu*, „Ce dont le maître ne parlait pas”; mais par la suite, pour éviter sans doute de trop se compromettre aux yeux des bien-pensants, il en choisit un autre tiré du plus grand des classiques taoïstes de l'Antiquité, le *Tchouang-tseu*. Tout au début de son œuvre (chap. I), le philosophe recourt au célèbre apologue du Phénix (P'ong) et du Léviathan (K'ouen), symboles mythiques de la grandeur comparés à ceux de la petitesse, la cigale et la tourterelle; il se réfère là-dessus à deux autorités, „Le (ou les) *hiai* de Ts'i” (ou „[la tradition de] Ts'i Hiai”) 齊諧 et „Les Questions de T'ang à K'i” 湯之問棘. La première de ces sources est définie dans le texte du *Tchouang-tseu* comme „[un homme, ou un livre] qui a

noté des *mirabilia*”, 志怪者也. Yuan Mei s'est emparé de ce terme énigmatique du *Tchouang-tseu* pour en tirer le titre définitif de son recueil, *Sin Ts'i-hiai* 新齊諧 „le nouveau Ts'i-hiai (ou Ts'i Hiai)”. L'expression est parfaitement ambiguë, et l'interprétation n'en peut être que purement arbitraire en l'absence de toute explication remontant à l'époque même du *Tchouang-tseu*. On sait que cet auteur fut mis rigoureusement à l'ombre — ou à l'index — sous les Han, contrairement au *Lao-tseu* qui se prêtait à toutes les interprétations, notamment politiques, et dont on réussit à faire un bon légiste au début de la dynastie. Les manuscrits mêmes du *Tchouang-tseu* se firent très rares (les récentes fouilles archéologiques n'en ont livré aucun), et aucun commentaire ne s'en est conservé jusqu'à ce qu'apparurent, lors du grand réveil de la pensée libre avec la chute des Han, divers commentaires dont les plus anciens sont du reste perdus et dont aucun ne semble avoir eu accès à une tradition exégétique antérieure. Dès avant Yuan Mei, le titre „Notes de Ts'i Hiai [ou de Ts'i-hiai?]” avait déjà été utilisé, comme le rappelle M<sup>me</sup> Fišman (p. 42), pour des recueils de *mirabilia* des Six Dynasties, le *Ts'i-hiai ki* 齊諧記 (ou *lou* 錄) de Wou-yi 無疑 des Lieou-Song (V<sup>e</sup> siècle) et le *Siu* 續 *Ts'i-hiai ki* de Wou-kium 吳均 des Leang (VI<sup>e</sup> siècle). Les gloses que donnent de cette expression les commentateurs postérieurs aux Han sont parfaitement contradictoires et témoignent d'une ignorance totale de ce qu'elle pouvait signifier. Le plus ancien de tous, Sseu-ma Piao 司馬彪 de Wou (III<sup>e</sup> siècle), et Ts'ouei Tchouan 崔譔 des Tsin (IV<sup>e</sup> siècle), cités par Lou Tō-ming 陸德明 dans son recueil de gloses sur les classiques (*King-tien che-wen* 經典釋文, VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, voir le *Tchouang-tseu* de Lieou Wen-tien, 1947, I, p. 2b), prétendent tous deux faire de Ts'i Hiai le nom d'un homme, son *sing* et son *ming*; mais Ts'i n'a jamais été un *sing*, sinon en rapport avec le nom du pays de Ts'i (bien connu du *Tchouang-tseu*), et Hiai serait pour le moins bizarre comme *ming*; M<sup>me</sup> Fišman nous dit que les deux caractères rimaient, mais ce n'est pas exact: d'après Karlgren, la voyelle différerait dès les Tcheou. L'empereur Kien-wen des Leang, qui régna en 550-551, est cité par Lou Tō-ming comme ayant fait de *Ts'i-hiai* le titre d'un livre, qui „notait des *mirabilia*”. Au VII<sup>e</sup> siècle Tch'eng Hiuan-ying 成玄英, dans son grand commentaire du *Tchouang-tseu*, hésite entre „nom d'homme” et „titre de livre”. C'est cette dernière interprétation qui est admise sous les Ming dans trois commentaires du *Tao-tsang*, ceux de Ho Mong-tch'ouen 何孟春, de Lo



Mien-tao 羅勉道 et de Tsing Hi-wan 井希免. La dernière traduction japonaise du *Tchouang-tseu*, celle de Fukunaga Mitsuji 福永光司 (Tōkyō, 1964-1966), hésite entre „nom d'homme” et „harmonisation de l'univers”. M<sup>me</sup> Fišman, pour sa part, incline à l'interprétation „nom d'homme”, invoquant à ce propos l'apocope du *sing*, Ts'i, dans le texte du *Tchouang-tseu* (諧之言曰...), ce qui, dit-elle, ne serait pas possible s'il s'agissait d'un titre de livre; un tel argument était déjà invoqué par un grand philologue des Ts'ing, Yu Yue 俞樾 (1821-1907, cité par Lieou Wen-tien). Le témoignage de Wang Li 王力 (Fišman, p. 41), excellent linguiste actuel, mais dépourvu de toute autorité comme exégète du *Tchouang-tseu*, ne me convainc pas davantage. Je ne suis pas persuadé non plus par l'interprétation de *hiai* au sens d' „amusement, plaisanterie, facétie” (*šutka*, dit M<sup>me</sup> Fišman). Je ne vois pas ce qu'il y a de si drôle dans l'apologue du *Tchouang-tseu*, et ce sens de *hiai* ne semble du reste pas être attesté dans la littérature antique. Les classiques emploient le mot *hiai* au sens d' „harmonie, accord” (cf. Morohashi, p. 10969 b-c; *Chouo-wen*: 諧, 詒也, et 詒, 諧也; Yen Che-kou donne une glose 諧者, 和韻之言也, dans la biographie de Tong-fang Cho au k. LXV du *Han-chou*: s'agirait-il d'un texte rimé?). Dans sa version anglaise de 1968 (*Complete Works of Chuang Tzu*, p. 29), B. Watson rend *ts'i-hiai* par „the Universal Harmony”, ce qui n'est pas tellement absurde si l'on tient compte d'une glose que le sinologue américain n'a sans doute pas connue, celle de Wang P'ang 王雱 des Song (Commentaire de 1096, *Tao-tsang*, fasc. 503), qui voit dans l'apologue des bêtes immenses et minuscules une illustration de la doctrine selon laquelle le grand et le petit, comme toutes les différenciations phénoménales, se ramènent à l'unité, à l'identité universelle par l'unification, l'égalisation des êtres (*ts'i-wou* 齊物, chap. II) et leur harmonisation...

Sans doute ai-je eu tort de m'égarer dans ces considérations insolubles sur un passage de l'obscur et sublime *Tchouang-tseu*, dont l'exégèse m'a toujours séduit. Puissent-elles avoir servi tout au moins à montrer avec quel soin M<sup>me</sup> Fišman aborde et approfondit les questions que lui pose son auteur. Avec ses textes traduits ou résumés, ses commentaires, sa substantielle introduction et ses index systématiques de thèmes ou sujets, son livre sera précieux non seulement aux spécialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle chinois, qui vaut bien le nôtre, mais à tous les folkloristes. Il me reste un regret, mais d'importance: l'absence complète de caractères chinois,

que j'ai trouvée des plus gênantes et inexplicable pour un ouvrage aussi important et aussi technique. Est-ce à dire qu'ils manqueraient à l'imprimerie de Moscou qui, d'après le colophon, est chargée des éditions „Nauka”? Ou bien s'agirait-il de je ne sais quel tabou?...

P. DEMIÉVILLE

*Shih-shuo Hsin-yü, A New Account of Tales of the World*, by Liu I-ch'ing, with commentary by Liu Chün, translated with introduction and notes by Richard B. Mather. University of Minnesota Press, Minneapolis, 1976. XXXII + 726 p. \$ 35,-.

One of the anecdotes in this book runs:

The grand marshal, Wang Yen, said: "When Kuo Hsiang converses, it's as if he were tilting the Yellow River to drain its waters; it pours and pours, but is never exhausted." (viii, 32)

The same applies to Mather's translation of the *Shih-shuo Hsin-yü*. A torrent of information, people, situations—first the reader is left breathless and then he is taken right from whatever he is doing into the midst of early medieval Chinese society. In rich profusion court gatherings and fashionable parties pass before the reader's eye; deathbed scenes and executions, intimate family affairs and hurried whispers, scathing criticism and wonderful repartee—all that and much more to create a unique mixture of wonder and horror, sadness and insight.

Such are the impressions I gained from a first reading of the 1,122 stories and anecdotes that make up the *Shih-shuo Hsin-yü* (henceforth: SSHY). This collection was put together around the year 430 A.D. by the staff of the Sung Prince of Lin-ch'uan, Liu I-ch'ing. Some fifty years later Liu Chün wrote a Commentary that provides invaluable background information and new points of view. Text and Commentary together are a notoriously difficult text, and one which it has taken Mather eighteen and a half years to translate. The result is a major contribution to medieval Chinese studies, a book so good that it deserves to be made even better.

Mather's translation begins with a Preface and an Introduction; then follows the translation of the text and its Commentary; then a large appendix containing Biographical Notices, a Glossary of Terms and Official Titles, Abbreviations, and Bibliography; finally